

EXPOSITIONS

VENISE

59<sup>e</sup> biennale d'art. *The Milk of Dreams*

Arsenal et pavillon international / 23 avril - 27 novembre 2022

Il faisait un drôle de temps sur la lagune en cette fin du mois d'avril 2022. Mais c'est juste l'air du temps qui joue avec les nerfs et déverse son flot vicié dans les canaux de la Sérénissime. Il prévalait déjà un horripilant sentiment de déjà-vu dont on ne parvenait pas à se départir tout à fait. Anselm Kiefer au palais des Doges, après le Grand Palais éphémère? Anish Kapoor à l'Accademia? Sérieusement, on prend les mêmes et on recommence? On est reparti pour un tour? Vraiment? J'espère sincèrement que non. On avait tout de même la sensation qu'un cycle était en train de s'achever. Mais que pouvait bien nous réserver le suivant?

Et puis, d'un côté, il y a le pavillon ukrainien, très attendu et regardé, mais finalement pas récompensé, peut-être parce que sa distinction était trop attendue justement. Je ne sais qui en était réellement: l'auteur

(en ces temps de désinformation, il est parfois dur de s'y retrouver), mais de petites affichettes faisaient de la publicité, dans tout Venise, pour l'exposition d'un artiste ukrainien, Zinaïda, vantant un événement 100% sans femmes. La provocation, c'est une chose, mais on se dit qu'il n'y avait sans doute pas lieu de fanfaronner non plus. De l'autre côté, il y a l'exposition *The Milk of Dreams*, organisée par Cecilia Alemani, qui justement expose beaucoup d'artistes femmes, avec très peu d'hommes. On se dit que tant qu'à faire, autant être cohérent et y aller à fond avec un casting exclusivement féminin. D'ailleurs, de nombreux pavillons ont ostensiblement et fièrement joué cette carte en confiant la représentation nationale à des femmes, noires parfois, ou d'origine nord-africaine. Le palmarès des prix remis lors de cette 59<sup>e</sup> biennale (1) reflète cela: on dira que

lorsque l'idéologie ou la politique en viennent à dicter leur loi aux arts, eh bien ça ne sent pas très bon. Pour résumer, je suis pour qu'on porte une plus grande attention aux œuvres des artistes femmes, ou d'origine non-WASP (*White Anglo-Saxon Protestants*), mais par pitié, qu'on cesse d'en faire un mantra. Je n'ai pas besoin qu'on me prenne par la main et me dise quoi penser.

Cette biennale restera celle de la transition, pour détourner un terme de la vulgate trans. Car de tout cela, j'espère qu'il sortira quelque chose de bon et apaisé. J'ai été particulièrement attentif à l'ouverture de *The Milk of Dreams*. La sensation qu'on éprouve dès le préambule donne en général le la. À l'Arsenal, la première salle contient en son centre une lourde sculpture de Simone Leigh, qui représente les États-Unis dans le pavillon américain, avec des œuvres de l'artiste cubaine Belkis Ayón au mur. Puis on enchaîne sur les grosses sculptures en terre cuite de Gabriel Chaïle. On ne peut sans doute pas faire plus gros sabots en termes de revendication africaniste. Rappelons juste – curieusement, l'époque semble l'oublier – que caractériser les gens en fonction de leurs origines, ou même de leur sexe, que ce soit dans un but positif ou négatif, ça s'appelle du racisme ou de la discrimination. Et que potentiellement, cela tombe sous le coup de la loi. Les temps ont bien changé. L'entrée du pavillon international est à peu près similaire pour ce qui est du dispositif hiératique, mais sur un versant plus écologique, avec la sculpture d'un éléphant par Katharina Fritsch.

La suite de l'Arsenal est une sorte de grand fatras, ponctué ça et là de figures historiques (Louise Nevelson, Niki de Saint Phalle) et de thématiques qu'on pensait épuisées depuis longtemps, parmi lesquelles figure le post-humain, voire non pas l'homme nouveau mais la femme nouvelle. On perçoit ici une inquiétude quant au devenir de l'humanité. Il y eut l'exposition *Post Human* (1992) de Jeffrey Deitch, et je me souviens aussi du *Corps mutant* (2000), à la galerie Enrico Navarra à Paris, à laquelle participait CRLAN. Les sculptures de Marguerite Humeau ou de Teresa Solar, entre autres, relèvent de ce désir d'une humanité autre. On ne parlera même pas des costumes assez grotesques réalisés durant les années 1920 par la danseuse allemande Lavinia Schulz et son époux Walter Holdt. En fait, il est une figure qui transparaît dans de nombreuses œuvres: celle de David Cronenberg. J'ai souvent pensé à son *eXistenZ* lors de mes pérégrinations à l'Arsenal.

C'était en 1999 et il semblerait qu'on y soit encore.

Un autre gimmick de cette exposition est l'omniprésence de formes vernaculaires, si bien qu'on croit parfois s'être trompé et arpenter les salles de la manifestation *Homo Faber*, qui célèbre, sur l'île de San Giorgio Maggiore, l'artisanat sous ses différentes formes.

Mais je suis un peu dur, il y a aussi de bonnes choses dans cette exposition. Du côté du post-humain, il y a l'installation vidéo de Marianna Simnett, qui raconte les aventures, dans le style odysseïen, d'une petite cochonne à la queue en tire-bouchon sectionnée. C'est grinçant et drôle, sans queue ni tête pourrait-on dire, ça assume complètement sa dimension « Matthew Barney du pauvre ». On compte beaucoup de peintures à l'Arsenal, notamment avec le grand triptyque de Louise Bonnet, dont l'art est toujours très sexuel. Les œuvres de Felipe Baeza combinent collage, gravure et peinture pour figurer des êtres hybrides, entre humains et végétaux. Les petits tableaux de Jessie Homer French sont aussi assez étonnants. L'artiste s'autoproclame « regional narrative painter » et peint les feux de prairie dans la campagne américaine, le ballet aérien des bombardiers furtifs B-2, des animaux sauvages paissant paisiblement dans une clairière enneigée et... radioactive. C'est là une peinture fausement naïve. L'art naïf, voire l'art brut, est une autre obsession de *The Milk of Dreams*. La grande tenture d'Emma Talbot, *Where Do We Come From? What Are We? Where Are We Going?* rejoue l'œuvre bien connue de Paul Gauguin dans un style « contre-culture sixties ». Je sais que ces questions sont éternelles et non résolues, mais il y a parfois quelques relents d'une culture hippie et de bons sentiments dans cette exposition. Vers la fin de l'Arsenal, on croise la grande installation de Barbara Kruger. On ne peut y échapper, elle englobe tout l'espace. On se croirait dans *1984* de George Orwell. Kruger en vient à formellement incarner ce qu'elle entend dénoncer. C'est glaçant.

Dans le pavillon international des Giardini, on tombe sur ce qui est, à mon sens, la séquence la plus réussie de cette biennale: la confrontation entre les sculptures en verre d'Andra Ursuta et des tableaux minimalistes en laine de Rosemarie Trockel. La salle consacrée à Paula

**Hannah Levy. Untitled.** 2022. Silicone, acier nickelé silicone, nickel plated steel. 183 x 195 x 320 cm. Pavillon international, Giardini. (Court. Casey Kaplan, New York, et Mother's Tankstation Limited, Dublin)





Rego est aussi très belle, même si l'artiste portugaise joue un peu à Goya en exposant un ensemble d'œuvres sur papier en noir et blanc. Enfin, il y a les sculptures très étranges et saadiennes d'Hannah Levy, tout en silicone et métal pointu, taillées type hameçons géants. Elles rebattent parfaitement les cartes surréalistes qui, via Leonora Carrington, ont donné son titre à l'exposition. Mention spéciale à ses escarpins juchés sur de fragiles échasses de métal. Leur légèreté nous ferait presque oublier la lourdeur ambiante. Et ces œuvres seront sûrement très utiles en cas d'*acqua alta*.

#### Richard Leydier

1 Lion d'or de la meilleure artiste: Simone Leigh (États-Unis); Lion d'or du meilleur pavillon: Sonia Boyce (Grande-Bretagne); mention spéciale du jury: Zineb Sedira (France); Lion d'argent de l'artiste prometteur, Ali Cherri; mention spéciale aussi pour le pavillon ougandais; enfin, Katharina Fritsch et Cecilia Vicuña sont distinguées pour l'ensemble de leur œuvre.

Strange weather on the lagoon at the end of April 2022. But it is just the spirit of the times playing on the nerves and unleashing its tainted current into the canals of the Serenissima. There was already a horrifying sense of déjà vu that we could not quite shake. Anselm Kiefer at Doge's Palace, after the Grand Palais éphémère? Anish Kapoor at the Accademia? Seriously? Are we just taking the same artists and starting over? Here we go again? Really? I sincerely hope not. There was nevertheless a feeling that a cycle was ending. But what does the next one have in store for us?

And then, on the one hand, there is the Ukrainian pavilion, eagerly awaited and scrutinised, but ultimately not rewarded, perhaps because it would have been too pre-

dictable. I do not know who the author of the work really was (in these times of fake news, it is sometimes hard to figure it out), but throughout Venice, small posters advertised the exhibition of a Ukrainian artist, Zinaida, boasting of an event that was 100% women-free. Provocation is one thing, but there was probably no need to brag about it. On the other hand, there is the *The Milk of Dreams* exhibition, organised by Cecilia Alemani, which includes a lot of female artists, and very few men. Whilst we're at it, why not be consistent and go all out with an exclusively female line-up? Incidentally, many pavilions have proudly and conspicuously played this card by entrusting their national representation to women, sometimes black, or of North African

De haut en bas *from top*:  
Marianna Simnett. *The Severed Tail*. 2022. Installation vidéo. (Avec le soutien de *with the additional support of* Societe, Berlin, Zabudowicz Collection et British Council). Jessie Omer French. *Bridgeport Cemetery*. 2020. (Coll. part.). *Burning*. 2020. (Coll. part.)  
Cette page *this page*: Arsenal

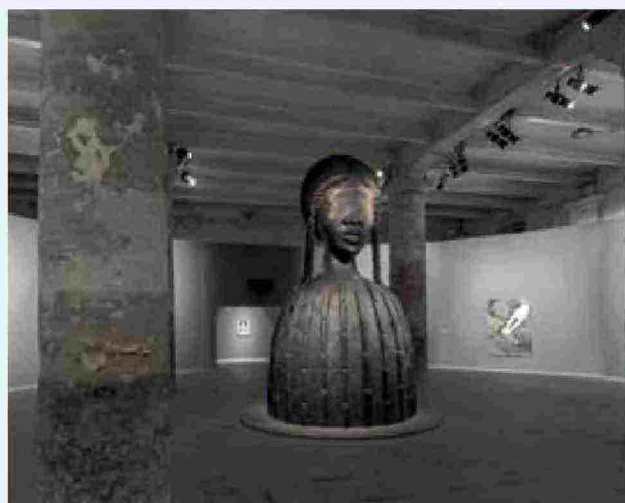
origin. The list of prizes awarded during this 59th biennial (1) reflects this. We would venture that when ideology or politics begin dictating the terms of the arts, things aren't looking good. In short, I am in favour of greater attention being paid to the work of women artists, or artists of non-WASP origin (White Anglo-Saxon Protestants), but please stop making it a mantra. I don't need someone to lead me by the hand and tell me what to think.

This biennial will go down in history as one of transition, to appropriate a term from the trans community. Because I hope that something good and peaceful will come out of all of this. I paid particular attention to the opening of *The Milk of Dreams*. The sensation that one experiences as early as the preamble generally sets the tone. At the Arsenal, the first room contains a heavy sculpture by Simone Leigh, who is representing the United States in the American pavilion, with works by Cuban artist Belkis Ayón on the wall. Then we move on to the big terracotta sculptures by Gabriel Chaile. The Africanist claims are highlighted

here with all the subtlety of a bull in a china shop. Interestingly enough, however, the time seems to forget that characterising people on the basis of their origins, or even their gender, be it positively or negatively, is called racism or discrimination. And this potentially falls into that category. The times have changed a lot. The entrance to the International Pavilion is more or less the same in terms of the hieratic presentation, but with a more ecological aspect, with the sculpture of an elephant by Katharina Fritsch.

The rest of the Arsenal is a kind of sprawling hodgepodge, interspersed here and there by historical figures (Louise Nevelson, Niki de Saint Phalle) and topics that we thought long-exhausted, including the post-human, arguably not the new man but the new woman. One registers a sense of concern about the future of humanity. There was the *Post Human* (1992) exhibition by Jeffrey Deitch, and I also remember the *Corps mutant* (2000) at the Galerie Enrico Navarra in Paris, which ORLAN took part in. The sculptures by Marguerite Humeau and Teresa Solar, amongst others, reflect this desire for another humanity. I will not even mention the rather grotesque costumes made in the 1920s by the German dancer Lavinia Schulz and her husband Walter Holdt. In fact, there is a figure who manifests himself in many of the works: that of David Cronenberg. I often thought about his *eXistenZ* as I





walked around the Arsenal. It was in 1999 and it would appear that we're still there.

Another of the exhibition's gimmicks is the omnipresence of vernacular forms, to the extent that you could be forgiven for thinking that you had got lost and were walking around the halls of the *Homo Faber* event, which celebrates craftsmanship in its various forms on the island of San Giorgio Maggiore.

But I'm being a little harsh. There are also some good things in this exhibition. On the post-human side, there is the video installation by Marianna Simnett, which recounts the adventures of a little pig with a severed corkscrew tail, in the Odyssean style. It's dark and funny—one cannot make head or tail of it, one might say—and it takes full responsibility for its "cut-rate Matthew Barney" aspect. There are many paintings at the Arsenal, including the great triptych by Louise Bonnet, whose art is always very sexual. Felipe Baeza's works combine collage, engraving and painting to depict hybrid beings, midway between humans and plants. Jessie Homer French's little paintings are also quite surprising. The artist calls herself a "regional narrative painter" and paints prairie fires in the American countryside, the aerial ballet of B-2 stealth bombers, wild animals peacefully grazing in a snow-covered clearing... which is radioactive. This is falsely naive painting. Naive art, even *art brut*, is another obsession of *The Milk of Dreams*. Emma Talbot's big wall hanging, *Where Do We Come From? What Are We? Where Are We Going?* revisits Paul Gauguin's well-known work in a Sixties coun-

ter-culture style. I know these questions are eternal and unresolved, but this exhibition contains occasional hints of a hippie culture and good intentions. Towards the end of the Arsenal circuit, we come across the great installation by Barbara Kruger. You can't miss it, it encompasses the whole space. It's like George Orwell's *1984*. Kruger ends up formally embodying what she intends to denounce. It's frightening.

In the International Pavilion in the Giardini, we come across what is, in my opinion, the most successful sequence of this biennial: the confrontation between the glass sculptures of Andra Ursuta and the minimalist wool paintings of Rosemarie Trockel. The room devoted to Paula Rego is also very beautiful, even though the Portuguese artist does a bit of a Goya by exhibiting a set of black and white works on paper. Finally, there are the very strange and Sadean sculptures by Hannah Levy, all silicone and pointed metal, cut like giant hooks. They perfectly reshuffle the surrealist cards which, by way of Leonora Carrington, gave the exhibition its title. Special mention to her heels perched on fragile metal stilts. Their lightness almost makes us forget the surrounding heaviness. And these works will surely be very useful in the event of *acqua alta*.

1 Golden Lion for Best Participant: Simone Leigh (USA); Golden Lion for Best National Participation: Sonia Boyce (Great Britain); Special Mention of the Jury: Zineb Sedira (France); Silver Lion for a Promising Young Artist, Ali Cherri; Special Mention also for the Ugandan Pavilion; finally, Katharina Fritsch and Cecilia Vicuña were awarded Golden Lions for Lifetime Achievement.